

SYNOPSIS

Un homme qui se sait beaucoup trop âgé pour ne pas songer à sa mort prochaine, subit quelque grave opération chirurgicale qui lui vaut une anesthésie générale... Un espace mental s'ouvre dans son imaginaire où jaillissent des flots de rêves au sein desquels se cristallise une présence insolite : voilà qu'entre en scène, dans sa tête comme dans celle du public, un être tout d'abord indéterminable : est-ce une hallucination ou bien quelque visitation d'un tout autre ordre ? Dans un maëlstrom de réminiscences livresques, ce visiteur étrange se laissera identifier comme Méphistophélès, d'où il suit que notre vieillard doit être Faust, en toute logique, le grand savant, alchimiste légendaire, puits de science et abîme de doutes existentiels... Le rêve privé d'un agonisant qui délire forme une manière de théâtre dans le théâtre, réitéré *ad indefinitum* : tel est ce *Songe de Faust* qui laisse entrer tout un public dans l'esprit crépusculaire d'un homme sur sa fin, qui lâche prise et renonce peu à peu à toutes ses idées reçues, à commencer par cette rationalité dont il pouvait croire qu'elle était sa puissance et son honneur. Les questions qu'il se pose sont les nôtres, ainsi que ses mensonges. Il n'est pas sûr que tout cela ne soit pas, en définitive, qu'une pochade, un divertissement vain, un mauvais rêve, une fantasmagorie vaine et insignifiante à l'intention d'un public disparate que réunissent la curiosité et le besoin de se désennuyer, dès lors que la mort ne l'a pas encore frôlé. Il se pourrait aussi qu'au-delà de l'artificialité du théâtre, quelque chose de vrai puisse se frayer un chemin jusqu'au cœur de chacun, pour qu'il y déchiffre sa propre énigme et affronte ses propres questions de vie et mort. Cet homme qui dialogue avec lui-même dans la nuit de son âme réalise peu à peu qu'il n'a jamais vraiment vécu à l'heure où il se pourrait qu'il meure vraiment. C'est notre histoire à tous. C'est l'histoire du *Songe de Faust*.

À ce dialogue platonicien devait suivre comme son double un essai qui pourrait autant que faire se peut en porter au jour l'implicite. Mes amis m'en avaient soufflé l'idée, dès lors qu'ils m'avaient lu ce texte à voix haute en en faisant vivre les personnages : ils n'avaient pas manqué d'en relever l'inhabituelle densité. L'écriture du texte que l'on va lire est de loin postérieure à celle du *Songe*. Mon propos initial avait été de fournir l'une ou l'autre explication, mais chemin faisant, cet objet d'écriture m'a échappé des mains. On attend de telles explications qu'elles résument et simplifient mais j'ai pu craindre de n'y avoir pas réussi. Le fait est que les différentes problématiques de Faust, telles qu'elles sont apparues dans l'histoire au fur et à mesure de l'évolution de la foi et du savoir dans la société occidentale, s'articulent autour d'un invariant secret, qui, sans qu'on y prenne garde, non seulement concerne les anciennes religions et les sciences les plus nouvelles, mais aussi ce phénomène culturel si insolite qu'est le théâtre. Le désir de savoir n'a jamais cessé d'être un désir de croire, et c'est ce que le public recherche au théâtre : savoir comment tout cela finit au niveau de l'intrigue et croire ardemment à la réalité tout en restant constamment conscient de ce que l'illusionnisme théâtral ne peut avoir lieu dans son irréalité qu'au sein de l'espace scénique, propre autant au rêve qu'à la transe hallucinatoire. C'est pour cela que j'ai voulu, dans mon *Songe de Faust*, évoquer un être qui, au seuil de sa mort, veut croire éperdument que la science est la promesse toujours renouvelée de progrès pour l'humanité, tout en rappelant constamment au public qu'on lui donne en spectacle le délire pathétique d'un agonisant qui, parfois, se transforme à vue en un mystère sérieux et ridicule.

Bien au-delà des conventions d'une telle fantasmagorie avec ses personnages classiques – Faust, Méphistophélès et, en coulisses, un Dieu-le-Père paranoïaque – j'ai voulu évoquer les plus anciennes questions du mal et de la souffrance, qui sont celles que l'on peut se poser alors qu'on va mourir. Les époques les plus religieuses n'ont pas pu faire taire définitivement l'énigme du mal. Un Dieu créateur de toutes